

Sous le poids des preuves accumulées contre lui, le malheureux baissait la tête sans répondre.

Qu'aurait-il pu dire ?

L'évêque de Mohilef vint le voir dans sa prison, et en sortit navré de douleur.

— Il faut que le scandale arrive, dit-il tristement à deux prêtres qui l'attendaient à la porte, mais malheur à celui par lequel il arrive.

Le jour des assises venu, l'abbé Miskiévitch parut devant le tribunal. Par ordre de ses supérieurs on lui avait retiré ses habits de prêtre, il portait le touloup brun des gens du peuple.

Sur la table étaient disposés, comme pièces à conviction, les chaussures révélatrices, le fusil, les balles et la bourre du fusil.

Seul Bogdanof était assis au banc des témoins.

L'accusé, pâle, amaigri, le front chargé de tristesse, prit place entre deux gendarmes.

La séance fut ouverte.

Contrairement à l'habitude la foule était énorme, amis et ennemis voulaient savoir ce qu'il dirait.

Le procureur impérial lut le rapport, l'interrogatoire commença.

— Accusé Miskiévitch, reconnaissez-vous être sorti dans la nuit du 19, pour aller attendre le malheureux Timothée Ivanovitch ?

— Non, monsieur le Président.

— Vous mentez.

— Je dis la vérité.

— Les chaussures que voici vous appartiennent-elles ?

— Elles sont à moi.

— Comment expliquez-vous que les empreintes exactes de ces chaussures aient été trouvées sur le théâtre du crime ?

Silence de l'abbé.

— Avez-vous entendu ma question ?

— Je l'ai entendue.

— Alors répondez.

— Je l'ignore.

Il y eut un murmure dans l'auditoire.

— Ce fusil est-il à vous ?

— C'est le mien.

— Quand vous tiriez, quel canon tiriez-vous le premier ?

— Le gauche.

— C'est en effet le gauche qui est déchargé.

— La balle trouvée dans le canon droit est exactement pareille à celle que le médecin a retirée du corps de l'homme que vous avez assassiné.

— Je n'ai jamais chargé mon fusil à balle, et n'ai jamais assassiné personne.

— Vraiment ?

— Je le jure.

— Alors comment aussi expliquez-vous que la bourre retirée du